

LE MENTONNAIS ALPIN – MAIS QUEL « ALPIN » ?

À PROPOS D'UNE PUBLICATION RÉCENTE

1. INTRODUCTION

Menton est la petite ville qui domine la dernière niche de la Côte d'Azur française, juste avant la frontière italienne. Cette position géographique qualifierait les parlers mentonnais¹ plutôt de « maritimes » que d'« alpins ». Néanmoins, un jeune chercheur, Laurenc Revest (2011), se propose d'intégrer le mentonnais dans le « vivaro-alpin », ce vaste sous-groupe du nord-occitan qui s'étend depuis le Rhône jusqu'aux hautes vallées alpines du Piémont et des Alpes-Maritimes (jusqu'à la haute Vésubie), mais qui s'étendit, selon la reconstruction de M. Revest, en passant par le moyen-pays niçois², jusqu'à la Côte, laissant des traces éloquentes, surtout dans le mentonnais. Le mentonnais serait donc, dans une optique historique, un sous-groupe du niçois alpin (ou : occitan alpin). Cette thèse sera mise, dans ce qui suit, sur le banc d'essai du romaniste.

2. BREVE RETROSPECTIVE

C'est précisément la position maritime de Menton qui avait déterminé une première étape de la tradition linguistique. Celle-ci, limitant l'observation à la Riviera italienne et à la Côte française, avait bien diagnostiqué deux choses : d'abord le caractère autonome (ni niçois ni ligurien-génois) du groupe mentonnais, et

¹ « Mentonnais » est le nom des dialectes parlés à Menton, à Roquebrune-Cap Martin, Gorbio, Ste Agnès, Castellar. Castillon présente quelques traits mentonnais.

² Cette classification des parlers niçois au nord-est de Nice n'est pas neuve : Bouvier (1979 : 59-61), Dalbera (1986 : 15, « aire gavotte »).

ensuite l'explication de cette autonomie comme effet de contagion par ces deux systèmes voisins³ : un dialecte « mixte ».

Le premier à enrichir cet axe 'côtier' par les faits de l'arrière-pays fut Jules Ronjat (1930 ss) : il se servit de la « mixité » du mentonnais pour justifier, par la même « mixité », l'occitanité prévalente du dialecte de Saorge-Fontan, dialecte frontalier, à l'époque, dans la vallée de la Roya. Cette classification se trouve en opposition curieuse, d'ailleurs, avec sa classification du voisin immédiat dans la même vallée, mais du côté italien à l'époque, le brigasque⁴ : le brigasque est, selon lui, « un parler nettement italien » (ib. Vol. I : 22) ; Menton et Fontan (incl. Saorge), par contre, accuseraient un fort dosage occitan, mais « plutôt de tipe alpin que provençal » (ib. Vol IV, § 853 ; orthographe de Ronjat).

En réalité, les dialectes royasques (le brigasque, le saorgien, et tous les autres dialectes de la même vallée) sont séparés de l'occitan « alpin » par un puissant faisceau d'isoglosses qui en interdit la classification sous un même toit. C'est un des résultats de la thèse de Jean-Philippe Dalbera (1984/94)⁵ qui analyse en détail les systèmes de toute l'aire des Alpes-Maritimes. En effet, les plus proches parents du type linguistique de la Roya ne se trouvent point du côté occitan, mais à l'est, dans les hautes vallées de la Nervia (dialectes pignasques, p. ex. Pigna) et de l'Argentina (dialectes triorasques, p. ex. Triora). Les spécificités syntaxiques-morphologiques-phonologiques qui font la différence du groupe royasque par rapport aux systèmes occitans adjacents, se

³ Andrews (1892). De Tourtoulon (1890:33-46) oppose la continuité de la variation linguistique des côtés ligurien et niçois, au passage « abrupt » que constitue l'aire mentonnaise par rapport aux deux voisins.

⁴ Le brigasque se parle à La Brigue (Briga, ville italienne jusqu'en 1947) et dans les hameaux à l'est qui en dépendirent.

⁵ Voir cartographie p. 649, qui synthétise une centaine de pages éparpillées sur les 600 pp du livre. Selon Dalbera, le royasque « se détache avec netteté du reste du département : toutes les isoglosses, morphologiques, syntaxiques, phonologiques, lexicales convergent. » (Dalbéra 1992 :200).

retrouvent en pignasque (et en partie en triorasque)⁶. C'est pourquoi les linguistes sont convenus d'attribuer à ce groupe (royasque-pignasque-triorasque) le nom de *ligurien alpin*, en analogie avec les noms de niçois/provençal alpins. Or, le fontanais (saorgien, etc.) n'étant pas du « provençal alpin », la question de la classification du mentonnais se pose de nouveau.

La nouvelle tentative de classification de M. Revest, citée au départ, est donc bien motivée. Basé sur les résultats cités de Dalbera (la frontière linguistique qui détache la Roya du monde occitan), M. Revest exclut les parlers royasques de son analyse. Il essaye de démontrer que le confrère du mentonnais est le gavot des hautes vallées de la Vésubie, de la Tinée, et les autres, et que les dialectes qui les séparent du mentonnais sont porteurs de traits qui en dénoncent l'ancienne appartenance au type « vivaro-alpin ». Cette classification peut paraître voisine au « provençal alpin » de J. Ronjat ; en réalité, la thèse de M. Ronjat se base sur un double pont : Menton = Fontan (Saorge) ; et Fontan = occitan alpin. Or, la deuxième équivalence est désormais falsifiée : Il faut corriger : Fontan = ligurien alpin (tout comme le brigasque, classifié « italien » par J. Ronjat). La même logique transitive de Ronjat, avec cette correction du deuxième pont, exigerait une classification sous le toit ligurien. L'exclusion du royasque, donc du premier pont, contraste avec la voie déductive présentée par M. Ronjat.

La théorie « vivaro-alpine » est le sujet de la thèse de doctorat de l'auteur⁷ ; l'article sous examen n'en est qu'un extrait.

⁶ Une première analyse des deux langues « alpines » est Forner (1986).

⁷ Thèse de doctorat en Sciences du Langage en 2009 à l'Université de Nice - Sophia Antipolis, intitulée « *Le dialecte occitan alpin. Aire d'extension et caractéristiques linguistiques* ». La thèse est malheureusement encore inédite. Je ne la connais pas. Par contre, je connais le travail précédent sur le même sujet, son Mémoire de Maîtrise présenté en juin 2003 à l'Université Paul Valéry Montpellier III, intitulé « *Lo vivaroalpin marítim, e la zòna al contacte del niçard e del provençal dins las Alps Marítimas* ».

L'analyse dans la thèse, nous dit l'auteur [pp. 103 s], se base sur la littérature linguistique (Dalbera 1984/94, les atlas linguistiques, les bases de données dialectales disponibles à l'université de Nice), et sur des enquêtes personnelles. Dans l'article sous examen, M. Revest (2011) présente une cartographie détaillée (avec une brève conclusion) qui recense toute commune des Alpes-Maritimes (à l'exclusion de l'aire royasque), et qui illustre, par des couleurs différentes, pour chaque commune la réalisation de chacun des traits retenus pertinents. Un travail remarquable, qui veut convaincre, ici, par le langage des cartes [p. 105], plutôt que par la profondeur et rigueur de l'analyse systémique, encloses sans doute dans la thèse⁸. L'extrait dont nous parlons semble être destiné à un plus large public. Ce qui n'exclut pas une vérification des données présentées.

Je crois – pour anticiper la conclusion – que cette nouvelle classification du mentonnais n'est pas correcte, même là où la présentation cartographique est correcte, pour deux raisons :

1. Cette classification résulte d'un monde clos artificiellement : en effet, le monde ne finit pas sur les crêtes à l'ouest de la Roya, même si le royasque constitue un autre type de langue romane.

2. Cette classification se limite à des phénomènes de surface. Il serait utile de prendre pour base les *structures* dont la surface est l'expression. La dialectologie n'est pas la collecte de petits cailloux.

Ces deux aspects seront exposés par la suite.

(...) », œuvre qui documente de solides connaissances géolinguistiques et bibliographiques. Le mémoire contient déjà, d'ailleurs, les cartes qui sont présentées dans l'article sous examen, mais sous forme souvent complétée et corrigée.

⁸ La même remarque vaut pour la bibliographie. Celle-ci (pp. 159 s.) ne comprend que 13 titres, parmi lesquels 9 titres de l'auteur lui-même, presque toutes inédites. D'autres références se trouvent cependant dans le texte, mais aucune référence à la littérature scientifique sur le mentonnais et sur sa classification ; celle-ci ne semble d'ailleurs pas avoir eu d'impact sur l'argumentation.

3. LE « MONDE CLOS »

Une isoglosse décisive scinde la totalité du domaine occitan (en occitan du sud/ occitan du nord), c'est la palatalisation de CA/GA (CATTU > [kat / tʃat] « chat »). Le « vivaro-alpin » est la partie orientale de cette aire palatalisante. Ce groupe se distingue des voisins nord-occitans (Auvergnat, Limousin), et aussi de tous les autres aires occitanes, par deux traits : par la chute des occlusives dentales en position intervocalique (MATURU > [ma'yr] non [ma'dyr]) ; en plus, par la désinence de la première personne qui est /+u/ (au lieu de /+i/, /+e/ etc.) ([mãdʒu], non [mãdʒi,-e] « je mange »). Or le mentonnais possède ces deux traits exclusifs, donc il fait partie de ce groupe « du Nord ». Mais le mentonnais ne connaît pas la palatalisation nord-occitane : cela brouille quelque peu la classification⁹. Remède : Revest range la palatalisation parmi les « traits secondaires »¹⁰.

⁹ Mais là, M. Revest est en bonne compagnie : Ronjat (1930 : IV § 853) avait précisé que sa classification « plutôt de tipe alpin que provençal » valait « malgré le maintient de *ca* .. ». La même logique est assumé par Bouvier (1979 :61) pour le moyen-niçois : « La plupart des dialectes nissarts sont tout à la fois sud-occitans et alpins ». Sumien (2009 :28) propose pour le mentonnais la formule élégante : « vivaroalpenc en *ca* ». Il est vrai que, même si la palatalisation est un trait occitan majeur, son absence ne dévalorise pas nécessairement la force classificatoire des autres traits du provençal alpin. C'est ce qui est à voir.

¹⁰ En plus, M. Revest se met à la recherche, dans notre domaine, de fossiles d'une ancienne palatalisation de CA : Le parler mentonnais de Ste Agnès qu'il cite présente, en effet, bien des palatalisations ; celles-ci ne sont cependant pas issues de CA-, GA-, mais sont dues à « un mécanisme d'assimilation progressive tout à fait spécifique : après [-j], primaire comme secondaire, voire après [i], la consonne vélaire connaît une palatalisation et aboutit à une affriquée. Exemple : RICCU > [rɛjtʃ], .. » (Dalbera 1995 :14). La microtoponymie de Ste Agnès atteste la stabilité de CA- (Ranucci 1995, liste p. 86s.).

Mais même la présence des deux autres traits alpins sont une forte évidence en faveur de la classification « vivaroalpine », au cas où ceux-ci seraient diagnostiques. Au sein du domaine occitan, ils le sont. Ou plutôt presque : si la chute des dentales intervocaliques est rare en niçois actuel, elle ne l'était pas au XV^e s. Le type du niçois actuel [ma'dyr] est une réfection due au contact provençal, particulièrement fertile en milieu urbain (Dalbera 1989a :37 ; Gasiglia 1984 :43 s.).

Plus important : les deux traits ne sont point diagnostiques si l'on prend en considération le reste du monde : la chute des dentales intervocaliques concerne non seulement le « vivaro-alpin », mais en plus une vaste aire immédiatement adjacente : tout le Piémont et presque toute la Ligurie ; c'est bien un trait de l'occitan alpin, mais en même temps, c'est un trait piémontais et ligurien, avec une extension aréologique bien plus importante.

L'extension de l'autre trait, de la désinence /+u/ (1^{ère} personne), n'est pas plus limitée : on trouve /+u/ chez le voisin le plus proche, Vintimille, et dans tous les dialectes liguriens, et dans pratiquement toute l'Italie, les dialectes gallo-italiques ayant dû le sacrifier à l'apocope vocalique.

Si l'on peut opter pour la classification « vivaro-alpine » du mentonnais, ce n'est donc certainement pas grâce à ces deux traits-là ! Non parce que ces traits seraient absents en mentonnais, mais parce qu'ils sont présents aussi ailleurs.

L'erreur du « monde clos » est récurrente – je me contenterai d'une brève énumération :

- Le –a final désinence féminine ne se vélarise pas [122] – dans les dialectes italiens non plus.
- Les finales –RN, -RM restent stables ([furn] « four ») – en piémontais et royasque aussi.
- L post-consonantique passe à [j] (limité à la frange mentonnais-sospelenc) : KLARU > [kja]¹¹. C'est l'évolution pan-italienne. Avec des effets de contagion aussi sur les parlers occitans du

¹¹ Graphie proposée par l'auteur : « clhar » (!) .

Piémont et au-delà. Ici, M. Revest admet que c'est un « phénomène de contact » [142]. Vue cependant la multitude des autres phénomènes que le mentonnais partage avec les parlers de l'Italie, il ne semble guère permis d'interpréter ce « contact » comme importation. Le même commentaire vaut pour le cas suivant :

- Dans la même frange ¹², on constate « l'absence de E-prothétique à l'initiale des groupes consonantiques SP/ST/SC » [143], également dû « au contact des langues italiques ».
- La chute alpine de la dentale intervocalique, déjà discutée, peut provoquer deux réalisations contraires [119 s.] : -ATA passera ou à /+á+a/ = [-'aw, -'ow], ou – p.ex. dans la frange orientale – à [-'aja] – deux évolutions tout à fait naturelles, la deuxième étant due à l'analogie avec l'évolution de -ITA qui donnera [-'ija]. Le résultat [-'aia] se trouve un peu partout, aussi d'ailleurs chez le voisin royasque immédiat : Olivetta.

Voilà une liste de quelques faits isolés. Ceux-ci ne sont pas aptes à corriger la thèse de M. Ronjat de la parenté entre le Saorgien (Val Roya) et le Mentonnois. D'autres faits invoqués par M. Revest ne sont pas « isolés », mais sont en réalité intégrés dans une *structure*. L'appel que je viens de lancer d'ouvrir la perspective vers l'est, vaut aussi et surtout pour les *structures*. Celles-ci font l'objet des paragraphes qui suivent.

4. EVOLUTIONS STRUCTUREES : LES SONANTES

4.1 STRUCTURES LIGURIENNES COMPARATIVES

a) Le sort des géminées. L'évolution romane des sonantes latines R,L,N présente, en beaucoup d'endroits, des atouts visant

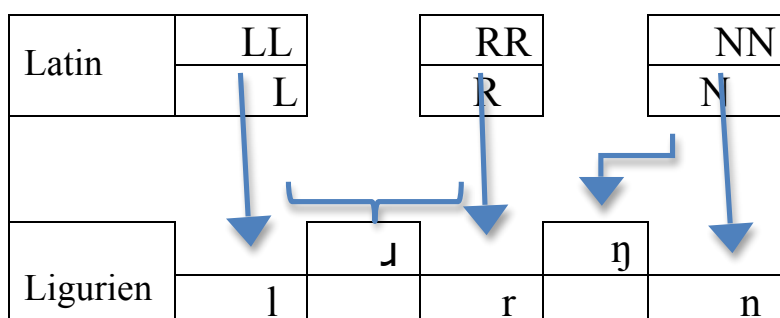
¹² À Sospel et Le Moulinet, M. Revest a trouvé des « doublons [esp, est, esk] et [sp, et, sk] » - s'agit-il donc de variation libre ? Olivieri (1983 :48) présente le test décisif : « Les Sospellois ne disent pas *[na st'ɛla] ni *[na st'ɔja], mais [n est'ɛla] et [n est'ɔja]. Il ne peut disparaître que lorsque le mot est isolé. (...) Il semble donc que, s'il s'agit d'un appui vocalique au /s/, cet appui est devenu nécessaire (..). ».

à conserver, par des transphonologisations, l'opposition quantitative du latin. Le modèle évolutif le plus simple est évidemment la collision des consonnes simples avec leurs homologues géminés (neutralisation) ; c'est souvent le cas de N / NN et de L / LL, p.ex. en occitan. Un modèle divergeant s'observe p.ex. en espagnol : là, c'est la palatalisation des anciennes géminées NN et LL (en [ɲ,ʎ]) qui évite la neutralisation¹³. Seule pour R / RR la distinction quantitative a été maintenue telle quelle, soit en occitan, soit ailleurs.

Tout ce qui vient d'être dit contraste avec l'évolution ligurienne¹⁴ : là, ce qui est neutralisé c'est l'opposition des consonnes simples -L et -R qui passent ensemble à [ɹ] (r rétroflexe faible souvent appelé « r-ligurien ») ; ce [ɹ] reste distinct de [r] / [l] qui, eux, reflètent les géminés latins. Le couple nasal (N / NN) se perpétue, en Ligurie, de façon relativement analogue : la nasale double NN survit dans le phonème /-n-/ (précédée de voyelle brève) (ANNO > [ˈanu] « an »), tandis que N-simple passe au phonème /ŋ/, qui se réalise (selon les parlers locaux et selon la distribution linéaire) ou [ŋ] ou [n] (la prononciation [n] allonge la voyelle tonique qui précède) (variation diatopique : [ˈbuŋa] ~ [ˈbuːna] « bonne ») : la distinction antique – NN / N – est conservée ; tout comme celle entre LL / L ou entre RR / R. C'est ce que montre le schéma :

¹³ esp. año, estrella [ˈaɲo, esˈtreʎa] ANNU, STELLA « an, étoile ».

¹⁴ Remarque terminologique : au lieu de « ligurien » - terme généralement accepté – M. Revest dit « génois » - qui sait pourquoi. « génois » est le nom du ligurien parlé à Gênes et aux alentours. Normalement, les noms choisis ont relativement peu d'importance, puisque c'est le concept qui compte ; mais employer un hyponyme au sens de son hypéronyme créera des malentendus. Un concept tel que celui de ligurien alpin, p.ex., qui se distingue du ligurien de Sanremo par le fait d'être exempt des influences du génois, ne pourra pas être exprimé. Il vaut sans doute mieux éviter cette confusion, si elle n'est pas voulue.



b) L'apocope partielle. Le ligurien accuse donc une opposition phonologique n/η , en plus une opposition r/\mathfrak{r} , et finalement, une opposition l/\mathfrak{l} . Après $/\eta/$, la voyelle finale (exceptée $-a$) est apocopée, tandis qu'après $/n/$ (et après les autres nasales), elle a le droit de rester (san / anu « sain, an »). La même apocope partielle est de règle après \mathfrak{l} mais non après $/r/$ ($pe\mathfrak{l}$ / $f\epsilon ru$ « poil, fer »). Finalement, dans bien des dialectes liguriens, en ligurien alpin p.ex., l'apocope opère aussi après $-l$, et $/-l/$ devenu final passe alors à $[-\mathfrak{l}]$ ($[ka'p\epsilon\mathfrak{l}]$, mais : $[ka'peli]$ « chapeau Sg.~Pl. », $[sa'u\mathfrak{l}\sim sa'ula\sim sa'yli]$ SATULLU « rassasié(~-e~-s) »). Cette apocope partielle, limitée au contexte cité (position finale après $/\eta, \mathfrak{l}, l/$), s'oppose à **l'apocope totale** (toute position finale) que nous trouvons dès les premiers textes en occitan ou en français.

c) L'évolution préconsonantique. À côté des positions intervocaliques et finales, il y a un autre cas de figure qui caractérise le ligurien (etc.) en contraste avec l'occitan : C'est la position préconsonantique de $-R, -L$. En occitan, pas de problème : Les deux phonèmes restent intacts : $-rC, -lC$ ($-lC$ a pu se vélariser en $-wC$). Dans les parlers liguriens, l'ensemble neutralisé des deux $\{L,R\}$ engendre deux résultats, ou $[-wC]$ ¹⁵ ou $[-rC]$, dépendant de la nature de la consonne qui suit, p.ex. *vintim*.

¹⁵ Une zone centrale (Gênes, p.ex.), au lieu de $[VwC]$, réalise $[V\text{-longue}+C]$: gen. $[\acute{a}:tu\sim 'barma]$ vs. *vintim*. $[\acute{a}wtu\sim 'barma]$ „haut~cave“. Tout porte à croire que l'évolution génoise est passée par $\acute{a}\mathfrak{r}tu\sim 'ba\mathfrak{r}ma$. Cfr. Forner (2007).

[^hawta~^hbarma] « haute~grotte » : [w] est la variante qu'on trouve devant les consonnes dentales et palatales, [r] devant les labiales et vélaires (c'est-à-dire, [r] devant [+périphérique] / [w] devant [-périphérique]). Ce traitement s'oppose à l'occitan qui ne connaît pas cette distinction distributionnelle : occ. [^hawta] = [^hbawma].

d) Principe de reconstruction. Munis de cette petite panoplie ligurologique, nous pouvons retourner à notre question classificatoire: Il est évident que les faits superficiels ne sont pas une base suffisante, p.ex. l'équation – pour rester avec le dernier cas – occit. [^hawta] = lig. [^hawta] n'est pas pertinente, parce que derrière cette identité superficielle se cache une divergence structurale. La limite entre les deux systèmes linguistiques sera la limite structurale, et non la contingence phonétique.

4.2 LES SONANTES DU MENTONNAIS

Commençons par le sort des liquides en position préconsonantique (point c) ! M. Revest documente [137] une vaste aire continue de « *l rhotacisé* », qui s'étendrait depuis Menton et Sospel au sud-est jusqu'à Entraunes au nord-ouest (exceptée la haute Tinée où *l* serait intacte)¹⁶, et depuis St. Martin Vésubie au nord jusqu'à Levens au portes de Nice – un beau tapis rouge qui illustre son idée de l'extension vivaroalpine. L'auteur donne trois exemples : kaRka'ren, 'baRma, 'aRbera (« R » = sujet de notre discussion) « quelque chose, grotte, le tremble ». On s'aperçoit de suite que l'exemplier est non seulement maigre, mais qu'il se limite à l'un des deux types de contexte, excluant la contrepartie, le type LT ([^hawta] « haute »), et par conséquent, toute approche structurale. En réalité, Menton partage la structure ligurienne (v. *supra*), nous le savons depuis la *Phonétique Mentonnaise* (Andrews 1887 :549) : « *L .. devant des consonnes*

¹⁶ Ces données contrastent, d'ailleurs, avec les documents à ma disposition : pour Entraunes, Blinkenberg (1940, vol. II) enregistre toujours [w], les textes de G.Colletta (1975) attestent le même résultat pour la haute Tinée, avec une seule exception : « kárki jours » [110] !

non-dentales .. = *r* » / « *devant les consonnes dentales* = *u* ». La même répartition se trouve à Sospel et au Moulinet, et à Peille. Le reste du territoire ignore la différenciation contextuelle selon le trait [+/-périphérique]¹⁷.

Passons à -LL devenu final, p.ex. ment. [u bɛ ka'pɛ] « le beau chapeau ». M. Revest [136] constate « amuïssement ». Il traite ce cas de -LL ensemble avec -L qui tombe aussi ([my] « mulet »), sous le titre : « /l/ en position finale de -LL, -L latin ». Ce traitement en commun (-LL = -L) correspond à la réalité historique de l'occitan ; là, nous l'avons vu, les deux phonèmes antiques confluent dans le seul phonème occitan /l/. Le mentonnais ne suit pas ce modèle : dans [my-], l'absence du successeur de -L dans le radical du masculin, alterne, au féminin, avec [ɹ] : [my-~'myɹa] (+Ø~+a = m.~f.), tandis que dans [ka'pɛ-], l'absence du successeur de -LL alterne avec [l] : [ka'pɛ- ~ ka'pɛle] (+Ø~+e = Sg.~Pl.). Il y a – pour M. Revest – un troisième cas, le successeur de -R. Mais celui-ci se comporte comme le cas précédent en -L : [aw'du ~ awdu'ɹa] « odeur~flairer ». Dans les trois cas, les /ɹ,l/ phonétiquement supprimés en finale secondaire, ne sont pas vraiment absents, puisqu'ils sont présents dans d'autres formes flexionnelles (c'est-à-dire : régulières) ; ils font partie du radical respectif précédant la désinence « D » : /myɹ+D/ = [my], /ka'pɛl+D/ = [ka'pɛ] (« D » ici = désinence sg.m. « zéro »). Les mêmes phénomènes sont propres au ligurien alpin.

Le passage de la forme *phonologique* (« /myɹ+D/ ») à la forme perceptible est une question de réalisation, pas de structure : La structure peut couvrir un espace étendu, les réalisations de la structure peuvent être différenciées selon les dialectes locaux. C'est le cas de notre /-ɹ/ final. Celui-ci se réalise [Ø, ə, ɹ, a, ʌ, R,

¹⁷ On peut se convaincre de la distribution aréale correcte en lisant le chapitre bien documenté de Dalbera (1984/94 : 521-535).

redoublement de la voyelle]¹⁸ : L'alternance du type /-‘εɹ ~ -‘eli/¹⁹ est générale des deux cotés de la frontière (jusqu'à Peille au moins) et en Royasque ; la casuistique citée des réalisations locales de /-ɹ/ vaut aussi pour les résultats de -L,-R finaux²⁰. Le passage -ELLU > -εɹ n'est pas limité à l'aire signalée : Le phénomène s'étend tout au long de la frontière nord, archaïsante, du croissant ligurien, jusqu'à La Spèze. Il est permis d'en tirer la conclusion que dans le passé, l'aire a pu être bien plus vaste²¹. De toutes façons, l'aire de -LL>-ɹ ne s'arrête pas à la limite-est postulée par M. Revest. La multitude des réalisations observées en ligurien alpin et en mentonnais-sospellois, obéit à une seule structure identique.

Une régularité purement phonétique, pourtant intéressante parce qu'elle est propre au mentonnais, est le résultat de la diphtongaison du 3^e degré vocalique suivi de /-ɹ/ final, p.ex. « olivier », qui correspond partout au type [awlivi'je(r)], mais le mentonnais a [awɹi'viε] – « prononciation plus ouverte » [124] – peut-être ; mais la chose qui importe est la migration de l'accent, migration vers la voyelle moins ouverte: i'e > 'ie. Ce processus

¹⁸ [ka'pε, ka'pe] (Menton, Fanghetto, Rocchetta Nervina), ka'pεə (Saorge, Pigna), ka'pεɹ (Le Moulinet, Pigna arc., Apricale), ka'pεa (Ormea), ka'pεʌ (Castellar), ka'pεR (Sospel), ka'pεε (partout ailleurs en ligurien alpin).

¹⁹ Y incluses des variantes non-métaphoniques, là où le formatif du pluriel n'est pas /+i/ : [-‘εɹ ~ -‘εle, -εɹ ~ -‘ele]. A Sospel et au Moulinet – où le formatif du pluriel est /+s/ – la liquide finale du radical (/l, ɹ/) est supprimée, mais la forme féminine conserve la base. J'ai enregistré : [ma'y – ma'ys – ma'y(ɹ)a], [fwa – fwas – 'fwala] « mûr, fou » (m.sg. – m.pl. – f.sg.).

²⁰ Avec la variante, à Pigna-Triora, /-ɹ/[e] seulement après les voyelles [+hautes]: [‘fie, ‘mie-‘mye] « fil, mulet ».

²¹ Les dialectes liguriens d'inspiration génoise ont aujourd'hui [-‘elu] (avec [e] au lieu de [ε]) ; ce suffixe pourrait être une réfection inspirée par la forme du pluriel.

est généralisé en mentonnais, il concerne aussi [u'e > 'ue, y'e > 'ye] ; cfr. ['kue] (< ku'eɹ < kɔɹ « cœur » - qui est homophone à ['kue] « queues »²²) ; ['kye] (< ky'eɹ « cuir ») ; [pi'ɲue] (« olive pignole », -'ue < /+ɔɹ+/ < /+ɔl+/ - cfr. l'arbre respectif qui est le [piɲu'ɹie] = /pin+ɔɹ+ɛɹ/). Cette régularité accentuelle (documentée d'ailleurs dans la littérature scientifique) est propre de plusieurs parlers mentonnais, mais elle ne se trouve chez aucun des voisins²³.

Il faudrait intégrer, dans ce panorama du /-ɹ/-final, le système et l'aréologie des articles définis (qui occupent bien 7 cartes dans l'œuvre discutée). Je préfère les discuter dans les contextes de la flexion nominale et des deux apocopes. Ici, il reste à définir la place que le mentonnais occupe dans le jeu des deux systèmes issus de l'opposition latine N/NN.

M. Revest évoque ce sujet sous le titre de « Effacement de /N/ final » [144], qui présente la différence diatopique [pa] / [pã(ɲ)] < PANE « pain ». La première solution, [pa], concerne une grande partie de l'aire alpine (mais [n] y réapparaît dans les dérivés et souvent au pluriel : [pa ~ panísa ~ pans]), tandis que toute la côte prononce [pã(ɲ)]. Pour le mentonnais, nous apprenons [144] : « lou pan [lu pan] (lu pann, n non nasalisé [sic !]) le pain, ponctuellement à Peille, l'Escarène ainsi que dans le pays mentonnais (comme à Péone et dans les Hautes Alpes). Dans le pays mentonnais, il s'agit souvent de [yn 'an, 'katre 'ane], un an, quatre ans. (...) ». Deux corrections : en mentonnais, on prononce [u pãɲ] (sg.) avec n-vélaire et avec la voyelle plus ou moins nasalisée. Le pluriel est d'ailleurs régulièrement [y pa] : le morphème du pluriel (non réalisé) 'se mange' la finale nasale du

²² Le même procès migratoire concerne aussi la morphologie verbale : ['pue] « il peut » (< pu'eɹ, pu'aɹ < /pɔɹ+/-).

²³ Il ne faut pas la confondre avec la migration accentuelle en sens inverse qu'on trouve en bien des dialectes du provençal alpin, p.ex. [fjɔ] < 'fea « brebis ».

radical²⁴. Ensuite : à la flexion [pãŋ~pa] PANE s'oppose celle de ANNU « an » : [an~'ane] : ce sont deux flexions bien différentes, liées à une différence phonologique et diachronique : [pãŋ] termine en /-ŋ/, [an] termine en /-n/. L'un provient du latin N, l'autre du latin NN. C'est le résultat ligurien évoqué plus haut. En ligurien aussi, cette différence phonologique a des répercussions sur la flexion : /+i/ s'ajoute à [an], donnant ['ani], en contraste avec le pluriel de [pãŋ] qui est, selon les dialectes : [paj, pãŋ, pẽŋ]. La même distinction phonologique /ŋ ≠ n/ se vérifie aussi en sospelenc (au singulier) : /-ŋ/ déclenche la nasalisation de la voyelle et s'efface, /n/ craint la nasalisation et reste stable : [sã] ≠ [anə] « sain / an ». Le Moulinet se distingue phonétiquement de Sospel par le fait d'effacer aussi la nasalité vocalique [sã > sa]²⁵, mais la dualité phonologique n'en est pas touchée²⁶. Donc nous arrivons de nouveau au constat d'une frange orientale qui suit les structures phonologiques des voisins de l'est, en contraste avec la phénoménologie niçoise et vivaro-alpine.

La nasalisation en mentonnais est spéciale : elle s'accompagne d'un abaissement du timbre vocalique : /ĩ-ỹ-ũ/ passent à [ẽ-œ-ã], respectivement, mais pas dans les formes flexionnelles où la nasalisation ne peut s'appliquer, c'est le féminin et le pluriel :

²⁴ Le phénomène est analogue à la délétion sospelloise des liquides, mais pas des nasales, devant le formatif du pluriel /+s/, cfr. n.19, et infra § 5.2.

²⁵ Cette double suppression nasale ([ŋ] > Ø et dénasalisation vocalique) est à l'origine aussi de la perte de la nasale à l'intervocalique attestée de façon sporadique dans les Alpes Maritimes et ailleurs (aussi à Pigna-Triora), mais pas en mentonnais. M. Revest suppose (mais avec un point d'interrogation) que l'état sporadique actuel est dû à une réfection : Selon lui, les cas de [n>ŋ] après [i] seraient une restitution erronée de [j] : [muɹi'ŋet] < [muɹi'jet] « Le Moulinet ». En réalité, la palatalité de la nasale s'explique par l'assimilation au trait palatal du /i/ qui précède (cfr. Ranucci (1986a :98) – les parallèles géolinguistiques sont légion. M. Revest cite aussi [my'raŋ], mais [-aŋ] provient du suffixe latin +ANEU.

²⁶ Cfr. Desfontaine (1983 :127 s.) ; Ranucci (1986b :55 / 59) : [sa / 'swɔne] « sain / sommeil ».

c'est pourquoi au féminin [ˈfina, ˈbryna, ˈbuna] correspondent les formes masc. du singulier : [fɛ̃ŋ-br œ̃ŋ-bãŋ], tandis que les pluriels masc. sont : [fi-bry-bo]. Cet effet phonétique est limité au phonème /-ŋ/-final, puisqu'il est le seul à provoquer la nasalisation. L'abaissement vocalique dû à la nasalisation se trouve dans bien des idiomes (p. ex. en français, dans le dialecte d'Oneglia-Imperia, et ailleurs), mais chez aucun des voisins : Ce procès phonétique, naturel, n'est pas dû au contact.

5. LA FLEXION COMPAREE

5.1 LES NOMS ET LES ARTICLES

La flexion nominale concerne d'une part les articles, d'autre part les noms et les adjectifs. Voici les faits du mentonnais de Menton :

Menton

articles

noms

:

S

Pl.

Sg.

Pl.

g.

m

(ɹ)u

(ɹ)y

f

(ɹ)a

(ɹ)e

gat

‘gat

e

‘gat

a

e

« le chat »

On voit que les deux oppositions de genre et de nombre sont bien représentées, surtout au niveau des articles²⁷. On voit en plus que, pour les *deux* catégories (nom, article), la marque du pluriel est vocalique (/+y, +e/ à Menton ; /+i, +e/ dans les parlers mentonnais de Castellar et de Gorbio²⁸).

²⁷ Les formes des articles avec « (ɹ) » sont des formes archaïques, mais aussi distributionnelles, attestées par M. Andrews (1875 :12 s). Devant voyelle, les articles du singulier élident la voyelle : ([ɹ] > aujourd'hui :) [r].

²⁸ Selon Rohlf (1971 :887), allophone [aj] 'ai frai' « les frères », [az] seulement en position de liaison. M. Revest [128] note pour Gorbio [az] sans restriction.

Cette marque vocalique contraste soit avec les parlers gavots des hautes vallées qui ont /+s/, soit avec le niçois (etc.)²⁹:

	articles		noms		
	S	Pl.	Sg.	Pl.	
Alpin :	^{g.} lu	luz	gat	ˈgats	ou : tʃat, dʒat, ..
Niçois :	lu	ly	kat	ˈkat_	

Les deux solutions niçoises dérivent des données alpines citées : à la côte, -s final s'est perdu dans les noms ; mais les articles le conservent sous forme de vocalisation ; celle-ci s'est effectuée dans une série de petits pas qui sont miroités par la distribution aréale : dans les parlers plus ou moins alpins au nord de Nice, nous trouvons les articles masculins sous forme diphtonguée : [luj, lyj, lej] – formes qui ont été monophthonguées dans les parlers maritimes : [ly, li, le]. Une situation analogue se vérifie dans les articles féminins, et dans d'autres déterminants. Cette large gamme de variations, depuis le pluriel sigmatique [luz] (alpin) à travers les formes diphtonguées, jusqu'à la solution vocalique [ly] (niçois), emplît l'espace des Alpes-Maritimes, comme Dalbera (1984/94 :232-250) a montré. Sept cartes de M. Revest [126-133] représentent cette réalité aréale.

En niçois, on l'a vu, la vocalisation de /+s/ qui caractérise les articles, contraste avec la simple perte de /+s/ dans les noms masculins. Pourquoi cette divergence (entre articles et noms) ? Il semble évident que [gats] ne pourrait pas donner *[ˈgati], et que c'est la compagnie vocalique qui déclenche la vocalisation. Ce qui mène à la question décisive : comment expliquer cette différence entre contexte vocalique dans les déterminants / contexte consonantique dans les noms ?

²⁹ Le féminin niçois alterne au niveau de la désinence : [la ˈkata ~ li ˈkati]. D'autres dialectes maritimes alternent /+a/~/+ai/.

Le nom original du tardo-latin présenta bien un contexte vocalique : « -O- » dans CATTOS. L'évolution CATTU~CATTOS > kat~kats est due à l'apocope galloromane, celle qui est « totale » dans le sens qu'elle supprime les voyelles finales (excepté -a) après toute consonne. Cet effacement final ne s'appliquait pas, normalement, à la finale de mots, mais bien à la finale de syntagmes. C'est le syntagme {ILLU CATTU} qui subit – en bloc – la troncation de la finale : > ILLU CAT, de même {ILLOS CATTOS} > ILLOS CATS. Le démonstratif ILLO(-S) (> lu, luz) se trouve à l'intérieur du syntagme et c'est cette position 'interne' qui a préservé la voyelle atone. Même l'épithète pré-nominal ne perdra pas sa voyelle : (IL)LOS PULITOS CATTOS > li pulidi cat (provençal)³⁰.

Ces faits prouvent une chose importante : la marque vocalique du pluriel peut bien être le fruit d'une marque sigmatique. La différence entre les deux types de marques – sigmatique vs. vocalique, /-s/ vs. /-i/ – n'est pas forcément héritage antique, mais elle peut être évolutive. C'est ce que j'appellerai : la *théorie dérivationnelle*. Celle-ci n'exclut pas que dans certains cas, /+s/ contre /+i/ peut être le continuateur de la distinction antique entre les deux cas : cas sujet latin contre cas objet (« *théorie bicasuelle* »).

³⁰ Les deux types de formation du pluriel (en /+s/ ~ en /+i/) ont été considérés un critère majeur de la classification galloromane vs. italo-romane. Majeur parce que les deux formatifs semblaient héritage antique garanti : le latin distinguait au pluriel entre -I (pour le cas-sujet) et -OS (pour le cas de l'objet direct). L'aréologie niçoise à peine esquissée (et provençale, et d'un peu partout) montre cependant qu'entre les deux formatifs peut avoir existé un rapport dérivationnel, de manière que le pluriel roman en /+i/ peut fort bien dériver du formatif latin /+OS/, à condition que la voyelle soit restée présente, pas dévorée de l'apocope totale. Pour une argumentation détaillée au niveau roman v. Forner (2005) ; une application à la situation mentonnaise est Forner (2012, présenté au congrès de Nice en 2007).

Voilà l'esquisse des courants évolutifs généraux dans lesquels le mentonnais s'intègre, mais avec deux différences bien nettes :

1. Les articles, dans la frange orientale, ont subi le rhotacisme : $lu > \text{ɭu} (>u)$ - évolution partagée par presque tous les dialectes liguriens, actuels et du passé. M. Revest semble ignorer cette situation : Pour lui [126], assez curieusement, $[\text{ɭu}, u]$, c'est « l'article que nous appelons 'article ILLUM simplifié' » (!), et qui diverge, dit-il, du ligurien archaïque³¹.

2. Le nom atteste, en mentonnais, la vocalisation de $/+s/$ (en -e) qui dans l'aire niçoise, cependant, ne vaut que pour les articles (en -y, -i). Comment expliquer cette divergence ? En gavot, nous l'avons vu, c'est l'apocope totale qui interdit toute vocalisation. Il semble donc naturel de supposer qu'à Menton, l'apocope totale n'était pas encore arrivée au moment de la vocalisation. En effet, l'apocope totale semble être plus jeune à Menton que dans le domaine occitan. Ceci signifie qu'il y a eu une période – peut-être longue – où le mentonnais se distinguait des voisins occitans en plus par le fait d'avoir conservé – comme aujourd'hui la plupart des dialectes liguriens – les voyelles finales³², tandis que l'occitan

³¹ L'article ligurien archaïque est, selon M. Revest, $[\text{ar}]$ (parce qu'on le trouve dans des dialectes de la Roya), et de cette forme, dit-il, on ne trouve pas de trace [126 s.] – si : Gorbio a $[\text{ai}]$ « les », Peille dit $[\text{dar}]$ ($\text{d}\text{ə}+\text{ar}$), etc. Mais il est évident que ce n'est pas $[\text{ar}]$ qui est la base de ment. $[\text{u}]$. Il faut souligner, cependant, que $[\text{aɭ}]$ n'est pas plus archaïque que $[\text{ɭu}]$. Une situation vraiment 'archaïque' se trouve dans quelques dialectes de l'amphizone piémontaise-ligurienne : ILLO y a donné – selon les contextes (voyelle, s-impurum, consonne $[+/- \text{périphérique}]$) – tantôt la 2^e partie ($\text{LO} > \text{ɭu}$), tantôt la 1^e partie ($\text{ILL} > \text{eɭ}$; avec les réalisations locales de cet 'e' atone). C'est dans cet éventail de variantes que les parlers locaux ont fait leurs 'choix' : bien des parlers ont conservé la variation $[\text{aɭ} \sim \text{ɭu}]$; d'autres se sont spécialisés sur $[\text{eɭ}, \text{aɭ}, \text{əɭ}]$ (certains dialectes du ligurien alpin, et beaucoup d'autres jusqu'à La Spèze). Le mentonnais et le ligurien littoral ont choisi $[\text{ɭu}]$.

³² Nous ne disposons pas, pour le prouver, de textes anciens écrits en mentonnais. Il est vrai que Ghersi (2004 : 73-79) a établi, sur la base de documents notariaux du XV^e s., un « dictionnaire » (français – terme du notaire), et que ce dictionnaire a été muté, par Barberis (2006), en un

ne les avait plus. Nous allons voir que tout concourt à confirmer cette thèse³³. Thèse qui n'est pas inédite : « L'originalité profonde de cette classe I des nominaux mentonnais ... résulte simplement du fait que le processus d'évolution ordinaire de la désinence –s (que connaît toute la langue d'Oc) est intervenu ici sur des thèmes qui n'ont pas connu l'apocope occitane. » (Dalbera 1989 : 95). Le même retard de l'apocope totale caractérise aussi la plupart des dialectes royasques³⁴, et aussi, d'ailleurs, les voisins du Piémont.

5.2 LES CLASSES NOMINALES

Le mentonnais connaît cinq classes de flexion nominale masculine. Chaque classe possède un schéma désinentiel propre. Les classes n'ont rien à voir avec les « déclinaisons » classiques, mais elles sont définies par le phonème qui clôt le thème – je dis : par le phonème, pas le son. Le type [gat~'gate], déjà présenté, en est le plus fréquent ; il est défini par une consonne, « -C », différente de la consonne finale des autres classes. Les autres classes – également déjà discutées – sont celles en /l/, en /ɹ/ et en /ŋ/ (mais non – je le répète – les thèmes en /ʌ/, en /r/, en /n,m,ŋ/, qui, elles, font partie de la première classe). Il y a, finalement, une classe terminant en voyelle inaccentuée (« V » : /-e, -u/), p.ex. ['roe] « chêne rouvre » ; cette voyelle est ce qui reste des deux dernières syllabes des proparoxytons latins – c'est pourquoi elle a survécu l'apocope totale. Ce groupe est devenu en plus le foyer

« Glossaire du mentonasque médiéval » (terme du notaire – français); mais malheureusement, ce n'est pas en mentonnais que ces documents ont été rédigés.

³³ Indice phonétique (Dalbéra 1989 :95) : le traitement des occlusives sonores devenues finales : occ. [lup~'luba] (perte de la sonorité de –b), contre mentonnais et royasque : [lub~'luba] : le [-b] final se comporte comme si la voyelle finale était encore là. En plus : neutralisation de m/n en position devenue finale : fyn FUMU « fumée » (Sütterlin 1896 :326).

³⁴ À l'exception de Tende et Fanghetto, aux marges extrêmes de l'aire royasque, et aussi à l'exception des autres parlers du ligurien alpin.

qui abrita bien des emprunts, et aussi, en mentonnais, les cas de déplacement d'accent, type [ˈkye] « cuir » (v. supra § 4.2).

Classes nominales en mentonnais

	D é ^f	Schéma (sg. ~ pl.)	Exemple ment.
I	- C	+Ø + e	gat ~ 'gate
I I	/- l/	l>ɹ>Ø + Ø	ka'va ~ ka'vale *
I II	/- ɹ/	ɹ>Ø + ɹ>Ø + Ø Ø	my ~ my *
I V	/- ŋ/	+ Ø ŋ>Ø + Ø	pãŋ ~ pa
V	- V	+ Ø + Ø	'roe ~ 'roe
* Castellar vocalise -ɹ > [ə, e] : ka'vaə, 'myə.			

Le schéma montre l'organisation systémique des parlers mentonnais. Celle-ci ne fait pas partie de l'approche de M. Revest, mais elle est néanmoins primordiale en matière de comparaison / classification / reconstruction d'un système linguistique. En effet, les cinq classes ne se retrouvent pas dans les parlers gavots ni dans ceux de la Bévéra (les sonantes – classes II-III-IV – n'y ont aucun impact sur la marque du nombre) ; par contre, il est connu que le ligurien alpin présente le même système :

Classes nominales en Tendasque

	D é ^f	Schéma (sg. ~ pl.)	Exemple ment.
I	- C	+u +i	'gatu ~ 'gati
I I	/- l/	l>ɹ>ə + Ø	ka'vaə ~ ka'vali
I II	/- ɹ/	ɹ>ə + Ø ɹ>ə + Ø	myə ~ myə
I V	/- ŋ/	+ Ø + Ø	pãŋ ~ pãŋ *
V	- V	+ Ø + Ø	a'ɹuu ~ a'ɹuu
* Plusieurs parlers (p.ex. Saorge, Pigna) disent [pãŋ ~ paj]			

À Tende, la désinence pluriel n'est pas /+e/ comme à Menton, mais /+i/ (partout en ligurien alpin, aussi d'ailleurs dans le mentonnais de Gorbio et de Castellar). La désinence du singulier est vocalique (/+u, +e/), comme dans le royasque de Fanghetto, en pignasque et triorasque), parce que ces dialectes n'ont pas subi, jusqu'à nos jours, l'apocope totale, en contraste avec les autres dialectes royasques qui ont [gat~'gati]. Le /-ɹ/ final se prononce [ə] à Tende et Saorge, les autres parlers royasques le réalisent comme reduplication de la voyelle précédente : [ka'vaa~ka'vali, myy~myy]. Il est évident que ce système, abstraction faite des petites différences locales d'ordre phonétique, est identique au système mentonnais.

Une variante intéressante de la classe III s'observe en royasque méridional : le /+ɹ/ final s'y réalise – comme attendu – par la voyelle redoublée, mais seulement au singulier ; le pluriel est marqué par la réduction à une voyelle simple : [myy ~ my]. Azaretti (1989 :141 s.) postule, correctement, comme BASE le formatif pluriel /+s/. Celui-ci provoque 5 effets diachroniques : (1) /+s/ a le pouvoir d'effacer la liquide qui précède³⁵ ; cet /-ɹ/ une fois effacé, – fait banal – ne peut plus déclencher le doublement vocalique (2). Finalement (3), le formatif /+s/ se dissout également. Le royasque de Fanghetto a dû connaître les mêmes phénomènes, seulement là, la distinction quantitative des voyelles s'est perdue (4), rendant son histoire dérivative opaque. Le schéma suivant reconstruit ces 5 pas du déroulement historique :

	BAS E	(1)	(2)	(3)	(4)	Out put :
Olivetta : Sg.	myɹ+ Ø	=	my y	--	--	[my ~ [my]
Olivetta : Pl.	myɹ+ s	my _+s	--	my	--	
Fanghetto sg.	myɹ+ Ø	=	my y	--	my	[my] ~ [my]
Fanghetto pl.	myɹ+ s	my _+s	--	my	--	

³⁵ Le sospelenc (et d'autres parlers gavots) présente d'ailleurs le même mécanisme : [myR ~ mys] ([mys] = /myɹ+s/).

Est-il nécessaire de rappeler que l'output de Fanghetto correspond exactement aux faits observés en mentonasque ? Le mentonnais ignore – tout comme Fanghetto – l'opposition quantitative.

Et encore, le même déroulement (1, 3) peut expliquer les thèmes nasaux du mentonnais :

	BAS E	(1)	(3)	Out put :
Menton :	paŋ ⁺	=	--	[pãŋ]
Sg.	Ø]
Menton :	paŋ	pa ₋	pa	~
Pl.	+s	+s		[pa]

En royasque méridional³⁶, le formatif /+s/ se trouve (se trouva) en belle compagnie du formatif /+i/ ; /+i/ qui peut, nous l'avons vu, dériver de /+s/, au cas où la voyelle qui précède ne serait pas (encore) apocopée. Il semble qu'au moins en royasque méridional, la *théorie dérivationnelle* (§ 5.1) s'impose³⁷. Aussi en mentonnais, où la marque sigmatique coexiste, en position de liaison dans certains parlers, avec la marque vocalisée (/+e, +i/). Avec la *théorie dérivationnelle*, la désinence [-s] cesse d'être apanage occitan.

³⁶ À Breil aussi : Là, /+z/ final ne joue pas le rôle d'un affaiblisseur de /ʌ/ (règle 1), mais au contraire, il le renforce, en [ʌ] peut-être, qui passe à ʌ-vélaire, puis à [-w], avant que /+z/ ne disparaisse ; résultat : [myy ~ myw]. Pour plus de détails, voir Forner (2001 :14-21) - Azaretti (1989 :142) parle du /+s/ comme « caso obliquo del provenzale antiquo » ; il va même jusqu'à postuler une immigration nord-occitane, dont les effets se limiteraient à notre classe III. Evidemment un fruit de la théorie bicasuelle plutôt qu'une réalité historique !

³⁷ Tous les dialectes royasques connaissent l'assimilation à distance déclenchée par /+i/-désinence, p. ex. le pluriel de ['lubu] « loup » est ['lybi], avec [u]>[y]. C'est un procès *naturel* qui existe en de nombreuses parties du monde. Une métaphonie exista aussi en latin tardif (déclenchée par /-i, -u/). Mais la seule existence antique d'une métaphonie n'en prouve pas la continuité diachronique : rien ne prouve l'origine antique de la métaphonie royasque. Discussion : v. Dalbera (2005 :141-143).

5.3 LES DEUX APOCOPES

Avant de quitter ces propos d'une reconstruction du système nominal, il convient de se demander les raisons qui ont conduit les sonantes (classes II-III-IV) à développer un système qui est distinct de celui des autres consonnes (classe I) même apparentées (/ŋ/ est quand-même un proche parent de /m,n,ɲ/, etc. !), ou inversement, les raisons qui ont empêché cette distinction dans les dialectes occitans. Nous avons déjà vu que la présence vocalique devant /+s/ joue un rôle décisif – c'est l'histoire déjà vue de l'apocope totale. Mais qu'est-ce qui constitue l'originalité des trois phonèmes /ŋ-ɹ-l/ ?

Les parlers du nord de l'Italie ont connu de bonne heure un autre type d'apocope, pas *totale*, mais *réduite* précisément à la triade citée (/ŋ-ɹ-l/, v. § 4.1.b). Cette *apocope partielle* opère comme l'*apocope totale* : elle efface toute voyelle atone finale sauf /a/, mais seulement après /ŋ-ɹ-l/. L'apocope réduite n'est qu'une petite variante de prononciation, au départ ; mais elle crée, au singulier, une nouvelle classe : des noms oxytons, terminant en une consonne (consonne « sonante » mais consonne), tandis que les autres noms restent paroxytons et vocaliques, p.ex. SANU, CANE > sãŋ, kãŋ, contre ANNU > 'annu, pluriel : kãŋs / 'annus. C'est sur la voyelle que /+s/ peut exercer un impact palatalisant, donnant, p.ex. 'annus > 'annes > 'annej > 'anni, avec la claire opposition : kãŋs / 'anni. C'est la base historique au moins du ligurien alpin. Il suffit la chute de /+s/ et la dégémination consonantique, pour arriver aux formes actuelles telles que kãŋ~kãŋ / 'anu~'ani (tendasque, fanghettin, ligurien). Ou encore l'« apocope totale » pour arriver aux autres formes royasques : kãŋ~kãŋ,kaj / an~'ani, ou mentonnaises : kãŋ~ka / an~'ane.

Pour revenir au mentonnais : « Le système morphologique nominal du mentonnais ... doit sa physionomie tout à fait originale au fait que l'exercice de l'apocope s'est effectué davantage sur le mode ligurien que sur le mode occitan. »

(Dalbera 1989 : 96). Le mentonnais se caractérise par le fait d'avoir subi l'« apocope totale » à un moment où l'« apocope partielle » avait entamé ou presque achevé son œuvre ; en plus par le fait d'avoir renoncé à une restructuration. Le chemin diachronique du mentonnais que l'analyse structurale permet de retracer, n'est pas distinct de celui du ligurien alpin.

5.4 FLEXION VERBALE : QUELQUES ASPECTS REMARQUABLES

Revest parle peu de la flexion verbale mentonnaise ; donc aucun besoin de correction. Pourtant, les formes verbales rappellent avec la même instance l'étroite parenté avec le ligurien alpin. Qu'il suffise ici d'indiquer les faits connus³⁸ :

- La flexion verbale occitane est partagée en « deux classes majeures » (Dalbera 1994 : 594) par la présence / absence d'un infixe /+g+/ au passé simple et au subjonctif de l'imparfait, type [aw'gés, bew'gés]. Point de départ de cet infixe occitan est le formatif latin -UI- (HAB+UI+SSET) qui en occitan fut renforcé en [-gwi-] puis [-gi-]. Cet infixe se mit à 'coloniser', dans les idiomes occitans, une grande partie des verbes (sauf les verbes en -a) : Ronjat (1930, III :303 s.) compte, limité aux textes littéraires, 45 verbes-types. Les idiomes liguriens et gallo-italiens ignorent cet infixe. Ils connaissent, par contre, un autre infixe /+g+/, strictement limité aux verbes monosyllabiques, et là à la première personne de l'indicatif présent, et au paradigme du subjonctif présent, et souvent étendu au subjonctif de l'imparfait. Le mentonnais possède l'infixe ligurien, il ignore l'infixe occitan³⁹.

- Le mentonnais différencie, par deux paradigmes distincts, une flexion monosyllabique d'une flexion polysyllabique. Cette

³⁸ Un aperçu plus détaillé de la flexion verbale mentonnaise sera discuté lors du « 27^e Colloque Romanistique » à Jena 8.-9. Juin 2012 » et édité un an plus tard (Forner sous presse).

³⁹ Revest semble ignorer soit la différence entre les *deux* infixes, soit, pour l'infixe ligurien, la limitation monosyllabique : « ... l'infixe -g- est constant dans le pays mentonnais... » (p. 157).

distinction se retrouve à la riviéra intémélienne, en ligurien alpin la flexion monosyllabique est même plus étendue qu'à Menton.

- La flexion des différents temps-modes et personnes en mentonnais correspond souvent aux deux voisins (occitan alpin *et* ligurien alpin, p. ex. P1 = /+u/), elle ne correspond jamais exclusivement aux formes occitanes, parfois par contre exclusivement aux désinences liguro-alpines. C'est vrai pour l'étrange désinence des P2 monosyllabiques en /+l/ ([al, fal, ...] « tu as, tu fais »), qui aux temps de Andrews (1875) avait encore été en /+ɹ/ : nous retrouvons /+ɹ/ dans tous les parlers du ligurien alpin ([ti aɹ, ti faɹ]). Les désinences mentonnaises P4-5 /+éma/, /+é/, sont présents aussi en royasque. Etc.

6. CONCLUSION

Les deux candidats qui concourent à être les 'ancêtres' du mentonnais ne sont pas le ligurien côtier ni le niçois de Nice, mais le niçois alpin et/ou le ligurien alpin. Une classification correcte du mentonnais exige de prendre en considération *toutes* les données de tous les idiomes voisins. L'exclusion de certaines données faussera les résultats. En particulier, qui se limite à la collecte de correspondances entre éléments phonétiques ou morphologiques, sans examiner les grands courants structuraux qui les ont engendrées, ne trouvera pas les liens génétiques cherchés. Et surtout – et banalement – qui dans cette recherche de paternité linguistique refuserait l'examen de l'un des deux candidats, se privera de la possibilité de peser les évidences et même de les découvrir. C'est vrai surtout dans le cas de nos deux candidats, le gavot et le ligurien alpin, qui partagent quand même bien des traits, traits qui pour cela ne sont diagnostiques.

Les traits qui nous ont intéressés dans le présent article, ce sont les traits différenciateurs. Et parmi les traits différenciateurs, les différences structurales sont bien plus pertinentes que les faits isolés. On vient d'examiner, parmi les structures qui divergent, soit des structures phonologiques, soit les structures

morphologiques. L'analyse a montré que, dans tous ces domaines, l'évolution du mentonnais a suivi les grands courants du ligurien alpin⁴⁰.

Ce diagnostic n'implique pas, cependant, que le mentonnais n'ait pas accueilli, en plus, des traits occitans. Certains courants venus de l'ouest ont fortement altéré l'identité primitive du niçois (Dalbéra 1989a) et ont déferlé sur les Baussi Roussi, ils ont même pénétré tout l'arrière-pays, à l'est jusqu'à Sospel, mais sans atteindre les voisines vallées de la Roya ni de la Nervia : Qui entendra [pwant, wart] (« pont, jardin potager »), p. ex., pourra bien avoir l'impression d'être en présence d'un parler provençal (sauf rhodanien) ; par contre la prononciation [pɔ̃nt, ɔrt], à Olivetta par exemple, ou même ['pɔ̃nte, 'ɔrtu] à Tende, à Fanghetto ou à Vintimille, se sentira dépaysé. Des altérations de ce type, et d'autres, superficielles et d'ailleurs récentes, peuvent bien altérer la perception subjective, mais sans toucher, à Menton au moins, la structure de base.

Werner Forner (Siegen)

BIBLIOGRAPHIE

- Andrews, James Bruyn, 1875, *Essai de Grammaire du dialecte mentonnais avec quelques contes (...)*. Nice : Niçoise. (réimpr. : Nice : Niçoise 1981).
- Andrews, James Bruyn, 1892, « Il dialetto di Mentone, in quanto egli tramezzi ideologicamente tra il provenzale e il ligure », in : AGI XII, pp. 97-106.
- Azaretti, Emilio, 1989, « Un dialetto di transizione fra area ligure e occitanica : Olivetta San Michele », in : Petracco Sicardi G. & Azaretti E., pp. 63-230.

⁴⁰ La méthodologie d'exclusion (des relations structurales et territoriales) a conduit M. Revest (2011 : 159) à la conclusion inverse : « Enfin, l'alpin mentonnais étant du gavot stricto sensu par la majorité de ses traits occitans alpins, (...) ».

- Barberis, Hubert, 2006, « Glossaire du Mentonasque Médiéval », in : Caserio 2006, pp. 227-236.
- Blinkenberg, Andreas, 1940, *Le patois d'Entraunes, vol. II Matériaux lexicologiques*. København : Universitetsforlaget I Aarhus.
- Bouvier, Jean-Claude, 1979, « L'occitan en Provence. Le dialecte provençal, ses limites et ses variétés », in : RLiR 43, pp. 46-62. (1^{ère} éd. : 1978).
- Caserio, Jean-Louis (et all.) (éd.), 2001, *Lexique français-mentonnais*. Menton : SAHM.
- Caserio, Jean-Louis, 2006, *Lexique mentonnais-français*. Menton : SAHM
- Colletta, Gérard, 1975, *Bergers de la Tinée*. Nice : L'Armourier (2^e éd.).
- Dalbera, Jean-Philippe, 1984/94, *Les Parlers des alpes Maritimes. Etude comparative. Essai de reconstruction*. (thèse doctorat 1984). Ed. AIEO, London.
- Dalbera, Jean-Philippe, 1989a, « Phénomènes de contact, conflit de normes et changement linguistique : Le parler nissart urbain », in : TCLN 10-11, pp. 27-51.
- Dalbera, Jean-Philippe, 1989, « Interférences entre Provençal et Ligurien dans la genèse du système morphologique mentonnais », in : Nicolas (éd.), pp. 89-97.
- Dalbera, Jean-Philippe, 1992, « Composition des faisceaux d'isoglosse et aréologie dialectale. Réflexion sur le cas des Alpes-Maritimes », in : Gouiran, G. (éd.), *Contact de langues (...). Actes du III Congrès International AIEO*. Montpellier : Centre d'Études Occitanes, pp. 193-210.
- Dalbera, Jean-Philippe, 1995, « Polymorphisme et innovation dans l'aire occitane alpine. Le parler de Ste Agnès (A-Mmes) », in : TCLN 17, pp. 3-35.
- Dalbera, Jean-Philippe, 2005, « Le royasque : un ensemble dialectal aux confins de la langue d'oc et du ligurien », in : Magail, J. & Giaume, J-M. , *Le site du Mont Bégo. De la préhistoire à nos jours. Actes du Colloque de Nice 15-16 mars 2001*, Musée des Merveilles. Nice : Serre, pp. 135-144.
- De Tourtoulon, Charles, 1890, *Des dialectes, de leur classification et de leur délimitation géographique*. Paris.
- Desfontaine, Dominique, 1983, *Le parler de Sospel. Eléments de morphologie*. Mémoire de Maîtrise. In : Olivieri / Desfontaine (éd.), Université de Nice. Ms.
- Fornier, Werner, 1986, « À propos du Ligurien Intémélien. La côte, l'arrière-pays », in : *Travaux du Cercle Linguistique de Nice* 7-8, 29-61.

- Forner, Werner, 1993, « Le mentonnais dialecte 'alpin' : Aspects de la morphologie verbale », in : Lorenzo, R. (ed.), *Actas do XIX Congreso Internacional de Lingüística e Filoloxía Románicas. Sección IV. Dialectoloxía*. A Corunha : Fundación P. Barrié, pp. 233-252.
- Forner, Werner, 2001, « Le mentonnais entre toutes les chaises ? Regards comparatifs sur quelques mécanismes morphologiques », in : Caserio, J.-L. (éd.), pp. 11-23.
- Forner, Werner, 2005, « S & I. Variationelle Evidenzen für eine monogenetische Theorie der romanischen Pluralmarkierungen », in : *ZrP* 121-2, pp. 197-245.
- Forner, Werner, 2007, « Variation als verborgener Motor des Sprachwandels : Monophthongierung der Tonsilbe in monferrinischen und ligurischen Dialekten » in : Dahmen, W. / Schlösser, R. (éd.) : *Sexaginta. Festschrift J. Kramer*. Hamburg (Buske) 2007, pp. 125-149.
- Forner, Werner, 2012, « Menton, ou : Essai d'une explication variationnelle des marques de pluriel romanes ». In : Barra-Jover, M., Brun-Trigaud, G., Dalbera, J.-Ph., Sauzet, P., Scheer, T. (dir.), *Études de linguistique gallo-romane*. Paris (PUV) 2012, pp. 233-245.
- Forner, Werner (sous presse), « Das mentonaskische Verbalsystem. Eine vergleichende Analyse », in : *RK* 27, Tübingen : Narr. (2013).
- Gasiglia, Rémy, 1984, *Grammaire du nissart. Essai de description d'un dialecte d'oc*. Nice : Institut d'Études Niçoises.
- Gherzi, Nicolas, 2004, *Le Pays Mentonnais à travers les Actes notariés à la fin du moyen-âge*. Menton : SAHM.
- Nicolas, Jean (éd.), 1989, *Actes du Colloque sur l'ancien provençal, l'ancien français et l'ancien ligurien (Nice, sept. 1986)*, Bulletin du Centre de Romanistique et de Latinité Tardive, N. 4-6. Nice (Université)
- Olivieri, Michèle, 1983, *Le parler de Sospel. Etude phonologique*. Mémoire de Maîtrise. In : Olivieri / Desfontaine (éd.), Université de Nice. Ms.
- Olivieri, M. / Desfontaine, D. (éd.), 1983, *Le parler de Sospel*. Mémoires de Maîtrise. Université de Nice. Ms.
- Petracco Sicardi Giulia & Azaretti Emilio, 1989, *Studi linguistici sull'anfizona Liguria-Provenza*. Alessandra : Ed. dell'Orso.
- Ranucci, Jean-Claude, 1986a, « Traits gavots et traits spécifiques dans le système phonématique du parler du Moulinet », in : *Travaux du Cercle Linguistique de Nice* 7-8, pp. 87-103.
- Ranucci, Jean-Claude, 1986b, *Le parler du Moulinet. Etude Phonologique*. Mémoire de Maîtrise. Université de Nice. Ms.
- Ranucci, Jean-Claude, 1995, « Étude de microtoponymie. La commune de Ste Agnès (A-Mmes) », in : *TCLN* 17, pp. 65-87.

- Revest, Laurenç, 2003, « *Lo vivaroalpin marítim, e la zòna al contacte del niçard e del provençal dins las Alps Marítimas (...)*, Mémoire de Maîtrise, Université Paul Valéry Montpellier III.
- Revest, Laurenç, 2011, « Caractéristiques linguistiques de l'alpin (ou gavot) maritime du pays mentonnais et des vallées des Paillons » (suivi d'une anthologie d'ethnotextes de toutes les communes de cette aire), in : Principauté de Monaco, Académie des Langues Dialectales : Actes du 13^e Colloque des Langues Dialectales (MC 10 janvier 2009). Monaco : Académie LD, pp. 99-160 (162-305 : Anthologie).
- Rohlf, Gerhard, 1971, « Entre Riviera et Côte d'Azur. À propos du mentonnais », in : Cluzel, I. & Pirot, Fr. (éd.), *Mélanges de Philologie Romane dédiés à J. Boutière*. Vol II, Liège, pp. 883-891.
- Ronjat, Jules, 1930 ss., *Grammaire Istorique des parlers provençaux modernes*. Tomes I à IV, Montpellier 1930-1941 (réimpression : Genève-Marseille, 1980).
- Sumien, Domergue, 2009, *Classificacion dei dialèctes occitans*. *Linguistica Occitana* 7, pp. 1-55, www.revistadoc.org.
- Sütterlin, L., 1896, *Die heutige Mundart von Nizza*. In : RF IX, pp. 249-586.
- TCLN = Travaux du Cercle Linguistique de Nice. Nice : Université.